

## Mémoire et épitaphe dans l'histoire

MIHAELA GRANCEA

---

*« ... un souhait pieux  
ou un signe symbolique  
qui témoigne de sa foi  
dans le Christ et dans  
la vie éternelle. »*

---

### **Mihaela Grancea**

Maître de conférences à la Faculté  
d'Histoire et du Patrimoine de  
l'Université Lucian Blaga à Sibiu.  
Auteur, entre autres, du vol.

**Reprezentări ale morții în România  
epocii comuniste. Trei studii de  
antropologie funerară** (Représentations  
de la mort en Roumanie à l'époque  
communiste. Trois études d'anthropolo-  
gie funéraire) (2007).

**B**IEN QUE le cimetière, comme lieu de mémoire, soit devenu un paradigme stéréotype, en tant que patrimoine culturel (historique et artistique) on a commencé à en parler/écrire depuis quelques décennies seulement. Il est présent, de façon tangentielle, dans la plupart des études censées proposer des thèmes sur l'histoire de la mort – sous la forme de description de monuments funéraires en relation avec la biographie de personnalités historiques –, mais il apparaît aussi dans des mémoriaux ou dans le contexte de certains thèmes de l'histoire de l'art. La plupart des approches ont un caractère monographique, ce qui ne doit pas surprendre étant donné l'éventail inépuisable de ces problématiques et l'actualité des démarches scientifiques similaires – notamment dans l'espace des historiographies est-européennes, où les investigations dans le domaine et surtout la fondation d'offices spécialisés auprès des ministères (de la culture, de la défense) tentent de récupérer l'histoire des cimetières et la résurrection du culte traditionnel des héros. L'épitaphe est, par sa nature, une inscription funéraire réalisée en vers ou en prose. En règle gé-

nérale, le texte commémoratif fait un éloge du défunt et comprend des réflexions morales, philosophiques, religieuses. Un trait essentiel de l'épithaphe, visible dans toutes les cultures, c'est de « personnaliser » la mort, n'offrant que des données sur l'extinction d'une personne, et non sur la mort en général. L'épithaphe chrétienne remplit une fonction commémorative et une autre, thérapeutique, se caractérisant par une grande homogénéité formelle et fonctionnelle.

Chez les Athéniens anciens, *epitaphios* signifiait le discours prononcé au cimetière, lors des funérailles ou de la commémoration de ceux qui avaient donné leur vie pour la Cité.<sup>1</sup> Il suivait généralement une structure conventionnelle, qui comprenait un éloge de la Cité et des mots de consolation adressés à la famille. Les épithaphes grecques les plus connues restent celle de Périclès et celles en l'honneur des premiers soldats athéniens tombés pendant la Guerre du Péloponnèse (431-430 av. J.-C.) – étant reproduites par Thucydide dans *La Guerre du Péloponnèse* (L. II, XXXIV, LVI). Chez les Grecs, le terme *epitaphios* définit aussi l'inscription tombale. Les épithaphes apparaissent pratiquement sous diverses formes narratives, littéraires (spartiates en particulier) ; les épithaphes les plus complexes (tardives, de l'époque impériale) sont les éloges que les empereurs rendaient aux gouverneurs, sous la forme d'une narration similaire aux décrets impériaux ou aux lettres de vœux. L'étude des épithaphes présente un intérêt particulier pour la connaissance des aspects de la vie religieuse, voire quotidienne. Certains textes rivalisent du point de vue de la suggestion artistique avec les œuvres littéraires mêmes. Les 700 épithaphes grecques inventoriées jusqu'à présent sont significatives<sup>2</sup> sous cet aspect. Cependant la plupart des inscriptions funéraires sont, le plus souvent, courtes, concises, et font référence à la « mort glorieuse ». Les épithaphes communes sont souvent adaptées aux contextes professionnels, à l'âge, aux habitudes des défunts. Elles renvoient le plus souvent aux Parques et au Styx.<sup>3</sup> Les Latins donneront plus de suggestion à l'épithaphe, en développant des formes variées d'expression destinées à l'inscription marquée sur le sarcophage. La présence d'un grand nombre d'inscriptions funéraires latines et grecques (païennes et chrétiennes) justifie le qualificatif donné à l'épigraphe, de discipline moderne auxiliaire (de l'histoire), qui fait une analyse critique/scientifique des inscriptions à caractère officiel/public et privé gravées à la fois sur des monuments et des objets d'usage quotidien, donc des épithaphes.<sup>4</sup>

En Europe du Moyen Âge, le terme *épithaphe* désignait uniquement la fonction funéraire à valeur commémorative,<sup>5</sup> le terme étant utilisé pour la première fois en 1160, en français (*epitafè*) et en 1387, en anglais. Du point de vue formel, les épithaphes chrétiennes ne diffèrent pas substantiellement des épithaphes romaines du temps de la République et de l'Empire. Les inscriptions funéraires latines pré-chrétiennes commençaient par les lettres DM (« Dis Manibus ») ou DMS (« Dis Manibus Sacrum »), du fait que les textes étaient dédiés aux Dieux Mani. La chrétienté occidentale introduit dans les épithaphes chrétiennes le monogramme

de Jésus-Christ : IHS (alors que la modernité impose la formule monogrammée INRI, qui résume l'inscription de la croix sur laquelle a été crucifié Jésus – « Iesus Nazaraeus Rex Judaeorum ») et les premiers symboles spécifiques de l'iconographie chrétienne – le poisson, l'agneau, l'ancre ; les croix monogrammées et la croix simple continuent cependant à dominer, au moins pendant les deux premiers siècles du christianisme. Sur la pierre tombale, comme dans la tradition pré-chrétienne, on écrivait le nom du défunt, l'âge, la date du décès, le message adressé au survivant/« passager », voire même des informations sur la personne ayant commandé le monument funéraire. Beaucoup d'inscriptions funéraires comprenaient, comme de nos jours, seulement l'INRI et le nom du défunt (voir les épitaphes des catacombes de Rome, des cimetières protestants du XVII<sup>e</sup> siècle, les inscriptions des cimetières des pauvres). Alexandru Odobescu, écrivain roumain fort intéressé par l'archéologie et l'histoire, a offert des définitions et des analyses qui faisaient référence aux premières épitaphes chrétiennes (à celles des catacombes romaines en particulier), textes comprenant « le nom du mort, souvent son âge, le moment de sa mort [...] parfois son humilité, mais rien sur les vanités du monde, seulement, à la fin, un souvenir affectueux, un souhait pieux ou un signe symbolique qui témoigne de sa foi dans le Christ et dans la vie éternelle ».<sup>6</sup>

Les inscriptions sur les tombes ne peuvent pas être considérées comme un discours unitaire (doctrinaire) sur la Mort, mais plutôt comme des « discours » sur les morts de ceux qui s'y trouvent enterrés. L'exploitation du matériel épigraphique existant offre toutefois la possibilité de réaliser un « miroir » des différentes conceptions de la mort. Si les épitaphes s'éloignent généralement de la typologie classique qui impose la présentation du défunt, elles déplorent en revanche la mort du disparu, font l'éloge de la vie ou avertissent sur sa fragilité. Des thèmes fréquents au Moyen Âge sont ceux qui développent la nature de la relation entre le corps et l'âme, l'idée de la vie comme exil sur la terre, la mort comme condition d'accès à la Vie Éternelle. C'est une tentative d'idéaliser la mort physique, quoique l'iconographie de l'époque semble dominée par des thèmes dérivés de la « danse macabre » et de l'image du corps soumis à la décomposition. L'inscription funéraire qui est gravée sur la tombe et identifie le défunt offre des données sur le décès, le nom du disparu – c'est une constante de l'épitaphe qui, depuis toujours, célèbre principalement la mémoire du défunt. Le texte de l'épitaphe médiévale et pré-moderne était presque « liturgique », puisqu'il contenait aussi des prières et, surtout, demandait aux survivants de prier pour l'âme du défunt. C'était une démarche normale au Moyen Âge, et notamment dans le cas des pratiquants, étant donné que la préoccupation fondamentale était (et l'est encore, dans le cas des croyants !), le salut de l'âme. Les inscriptions, surtout celles de France, des textes en langue vernaculaire, décrivent la beauté du Monde de l'Au-delà, la Vie d'après la mort. L'enfer n'est jamais décrit suivant la doctrine de l'Église.

Au début de la modernité l'épithaphe décrivait la personnalité du défunt et les circonstances de sa mort. C'est l'approche stylistique des textes ainsi que ses nuances qui font la différence. Ainsi, certains textes rendent des éloges au défunt et offrent des informations sur son âge, les causes de la mort (maladie ou guerre), la Mort en général, contenant aussi des mots de consolation adressés aux survivants et essayant de maintenir la confiance dans la Résurrection ; les destinataires d'un tel message étaient/sont : « le passant », la famille, la postérité etc. Par contre, l'épithaphe « classique » de l'époque impliquait principalement la commémoration ; concrètement, il supposait : la lamentation, l'exposition des circonstances de la mort et l'évaluation de la perte du potentiel humain supposé par la mort du défunt, la consolation des survivants.

L'épithaphe fut, dès la Renaissance, un genre littéraire relativement populaire. Le premier à exploiter l'épithaphe sur le plan littéraire fut Jean Lemaire de Belges, qui écrivait en 1510 *l'Épître de l'amant vert* (« éloge » à Marguerite d'Autriche) ; le texte imitait le style des épithaphes tombales de l'Antiquité.<sup>7</sup> Cependant l'épithaphe ne devient un genre littéraire consacré en France qu'à partir de la moitié du siècle. Ce genre est illustré par Clément Marot, Maurice Scève (auteur d'une *Épithaphe de la gentille et spirituelle Dame Pernelle du Guillet*), Mathurin Régnier et Ronsard.<sup>8</sup> Ce n'est pas par hasard que le poète Ronsard a inclus 18 épithaphes dans la première édition de ses *Œuvres* (1560) ; leur nombre allait considérablement augmenter dans le *Livre d'épithaphes* (1587) et dans la première édition posthume des *Œuvres* (outre les épithaphes dédiées à des personnalités comme François Rabelais, l'auteur a écrit une épithaphe à lui-même !). Ce qui caractérise les épithaphes de Ronsard, c'est leur caractère laconique et la mise en relief de la personnalité du défunt. En Angleterre, *A Book of Epitaphes made upon the Death of Sir William Buttes* (1583) impose l'épithaphe comme genre poétique, qui sera exercé comme tel jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le texte le plus connu reste celui dans lequel le narcissiste Thomas Gray se fait un autoportrait flatteur dans *An Elegy Written in a Country Churchyard* (1750). À l'instar des autres épithaphes ironiques écrites par Dryden et Johnson, elle est souvent citée au XVIII<sup>e</sup> siècle.<sup>9</sup> Au XIX<sup>e</sup> siècle, l'épithaphe, en tant que genre littéraire laudatif, tombe en désuétude, étant rarement employé ; les quelques exceptions sont les poèmes de Mallarmé, *Le tombeau d'Edgar Poe* (1876) et *Le tombeau de Charles Baudelaire* (1894). Par contre, elle devient une présence dans l'univers des cimetières, étant instrumentalisée dans la « panoplie » du comique satirique. Une telle métamorphose se produit fin du XVIII<sup>e</sup> siècle – début du XIX<sup>e</sup>. Leplace compte parmi les premiers écrivains à « pervertir » cette manière de rendre des éloges aux défunts, par ses trois volumes d'*Épithaphes sérieuses, badines, satiriques et burlesques de la plupart de ceux qui, dans tous les siècles ont acquis quelque célébrité par leurs vertus, ou qui se sont rendus fameux soit par leurs ridicules*.<sup>10</sup>

Il y a quelques lieux communs dans l'épithaphe moderne : les qualités de l'« âme » qui semblent déterminées par des conjonctures géoculturelles telles que « le lieu d'origine » (la ville, le pays), le niveau d'instruction, la « gloire » (la notoriété), l'influence sociale et politique, la nature de la mort (la « mort héroïque » était, comme dans l'Antiquité, considérée comme une « mort heureuse »). On évoquait aussi les « vertus » physiques du défunt : la robustesse et la beauté virile. Les « vertus » du cœur occupaient, elles aussi, une place significative dans l'économie de l'épithaphe (la fréquence avec laquelle elles étaient énumérées, surtout dans les épithaphes des femmes, confère le caractère de lieu commun, les définitions conventionnelles) ; les hommes étaient admirés pour des qualités telles la sagesse, le courage, la piété, l'honneur et le pragmatisme.

À partir du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècles, l'épithaphe (médiévale et pré-moderne) bénéficie d'approches des plus diverses, constituant un sujet de prédilection pour de nombreuses anthologies. Représentant des sources documentaires significatives sur l'événement funéraire, ces anthologies présentent le cérémonial et le discours funéraires, reproduisent des inscriptions tombales médiévales et contemporaines.<sup>11</sup>

Les épigraphistes continuent à éditer et analyser les inscriptions médiévales de l'aire régionale et nationale. Après avoir été, aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, un genre littéraire exercé avec une certaine fréquence dans la poésie française et anglo-saxonne, au XIX<sup>e</sup> siècle, surtout dans le contexte de l'affirmation de l'archéologie,<sup>12</sup> l'épithaphe devient intéressé par la perspective historique ; les anthologies ont reproduit les épithaphes les plus significatives de la culture funéraire et politique du Moyen Âge et de la modernité précoce.<sup>13</sup> Des corpus d'épithaphes ont été édités, qui inventorient les monuments les plus anciens de l'art funéraire et de l'iconographie.<sup>14</sup> Il y a même des essais d'analyse « structurale ». Une telle analyse de l'épithaphe a supposé la systématisation des épithaphes suivant des critères très divers ; les inscriptions reproduisent des textes gravés sur les tombes des soldats et marins, officiers, personnes tuées ou accidentées mortellement, nourrissons et enfants, jeunes, amis, peintres, musiciens, acteurs, serviteurs, épouses dévouées, épouses difficiles, couples heureux, poètes et écrivains, personnes âgées, clercs, personnes nobles, personnes modestes, juges et hommes politiques, architectes et sculpteurs, astronomes, personnes remarquables (personnalités).<sup>15</sup>

Néanmoins, la perspective scientifique s'est imposée dès le XIX<sup>e</sup> siècle, comme effet de la professionnalisation du statut de l'histoire et de l'historien ; les anthologies « curieuses » qui rassemblent des épithaphes excentriques, des textes à valeur littéraire ou des inscriptions funéraires des personnalités<sup>16</sup> ont joui, elles aussi, du succès.

## Notes

1. Dans la Grèce antique, les soldats tombés dans les batailles pour la défense du pays, tout comme les citoyens illustres de la Cité étaient enterrés sur les charges de celle-ci et commémorés annuellement. La fête commémorative s'appelait « epitafia » et supposait des sacrifices aux dieux protecteurs, de même qu'un discours prononcé par une personnalité de la Cité, dans lequel les morts pour la patrie étaient honorés comme des héros (voir Ch. Daremberg et E. Saglio, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*, vol. II, Paris, 1892, p. 726), signe de la fonctionnalité du système de solidarités construites sur les affectes, la conscience civique, la conscience de l'historicité.
2. Voir *L'Anthologie grecque*, coord. Pierre Waltz, coll. Budé; I<sup>re</sup> partie : *Anthologie palatine*, t. IV, L. VII, Paris, 1938.
3. Voir Jon Steffen Bruss, *Hidden Presences. Monuments, Gravesites, and Corpses in Greek Funerary Epigram. Hellenistica Groningana*, X, Leuven, 2005. Le livre de Jon Steffen Bruss est le XII<sup>e</sup> volume de l'anthologie *Hellenistica Groningana* (les trois premiers ont été réalisés chez Fagbert Forsten, et les suivants ont été publiés par Peeters). Le livre, structuré sur neuf chapitres, contient des textes importants pour la littérature « funéraire » entre le VI<sup>e</sup> et le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ; J. S. Bruss insiste sur la sensibilité des textes inventoriés. L'auteur analyse également la tradition des épitaphes inscrites sur les monuments funéraires et les thèmes de prédilection.
4. Environ 300 000 inscriptions (env. 100 000 en grec et 200 000 en latin) ont été publiées jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Sur les 300 000 textes édités, 50 000 seulement sont chrétiens ; les textes pré-chrétiens et laïques sont le fruit de six siècles d'histoire (II<sup>e</sup> s. av. J.-C. – VII<sup>e</sup> s.). Les textes qui, à partir du V<sup>e</sup> siècle n'ont aucun indice païen, commencent à être considérés par les épigraphistes et les archéologues occidentaux comme des épitaphes chrétiennes. Ces inscriptions funéraires ont été étudiées, évaluées et mises en valeur du point de vue scientifique dès la période pré-moderne, suite à l'affirmation des disciplines auxiliaires de l'histoire (XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles) – voir les succès de l'archéologie chrétienne à partir de Flavio Biondo, qui a écrit les premiers ouvrages d'archéologie romaine : *Roma instaurata* (écrite vers 1446, mais publiée en 1471), *Italia illustrata* (écrite en 1453 et éditée en 1474), *Roma triumphans* (manuel d'antiquités romaines écrit en 1459 et publié en 1474), Antonio Bosio avec sa *Roma sotterranea* (1632) et l'érudit Bernard de Montfaucon : *Diarium italicum* (1702), *Palaeographia graeca* (1708), *L'Antiquité expliquée* (1719-1724). Les dictionnaires des antiquités, les corpus d'inscriptions, les « manuels » d'archéologie et d'épigraphie, les traités d'archéologie (y compris funéraire), publiés au XIX<sup>e</sup> siècle et dans la première moitié du XX<sup>e</sup> établiront des principes scientifiques rigoureux, fermes et critiques par rapport aux sources historiques épigraphiques païennes et chrétiennes et à l'édition de celles-ci. Voir en ce sens : Th. Mommsen, *Corpus Inscriptionum Latinarum* (la synthèse commence à paraître à Berlin, en 1863, et, jusqu'à la mort du coordinateur, survenue en 1903, elle parvient à 20 volumes) ; H. W. Waddington, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, Paris, 1870.

Les antiquités romaines ont suscité un intérêt particulier, y compris les inscriptions funéraires du territoire de la Transylvanie et du Banat. Ainsi, l'humaniste Marcus Antonius Bonfinius (1434-1503) a édité pour la première fois 7 inscriptions transylvaines romaines in *Antiquissimus* (collection épigraphique disparue). C'est cependant János Megyericsi/Ioannes Mezerzius (1470-1517) qu'on peut considérer comme le père de l'épigraphie romaine de Transylvanie, étant utilisé comme référence par Th. Mommsen. János Megyericsi a collectionné des inscriptions de Alba Iulia, Sarmizegetusa Ulpia Traiana, Aiud, Zlatna, Abrud, Sebeş, Orăştie, Cluj, Turda, Caransebeş, Orşova, Oltenia ; sa collection/recueil d'inscriptions a été ultérieurement utilisée comme source par les savants Antal Verancsics (1504-1573), Carolus Clusius (1526-1609), Saxius Gruterus (1560-1627), Mariangelus Accursius (Mariangelo Accorso, 1490-1546), Wolfgangus Lazius (1514-1565) et Naldus Naldius Florentinus (1436-1513). Georg Reicherstorffer également, dans *Chorographia Transylvaniae, quae Dacia olim appellata aliarumque provinciarum et regionum succincta descriptio et explicatio [...]* (Viennae excudebat Aegidius Aquila Anno MDL) – a décrit des inscriptions romaines. István Szamosközy (Stephanus Zamosius, 1565-1612) avec *Analecta lapidum et Inscriptiones Romanae* (voir l'édition *Analecta lapidum 1593/ Inscriptiones Romanae 1598*, éd. István Monok, Szeged, 1992) a offert le premier ouvrage d'envergure sur les inscriptions romaines de la principauté de Transylvanie. Sámuel Köleséri (1663-1732), dans *Auraria Romano-Dacica* (Sibiu, 1717), a reproduit les vestiges romains, y compris les inscriptions funéraires – voir les informations de *Szövegyűjtemény a régi magyar irodalomból*, vol. I, éd. Tibor Klaniczay, Budapest, 1963, p. 197-199. Le professeur jésuite de Cluj, Ferenc Fasching, dans *Vetus Dacia, ex probatis scriptoribus deprompta* (Cluj, 1725), et ensuite dans *Nova Dacia, ex probatis scriptoribus deprompta* (Cluj, 1743), a fait également une ébauche d'histoire de la Principauté en se servant de certaines sources épigraphiques. András Huszti, dans *Ó és Ujj Dacia az az Erdélynek régi és mostani állapotjáról való história, melyben elé adatik ennek az országnak régi és mostani lakosainak eredete, nevelkedése, és némelyeknek elenyészése, a magyar királyok, vajdák és fejedelmek alatt való állapottával egybe Huszti András által, melyet mutató táblával megbővítvén, a maga költségén kiadott Dienes Sámuel* (Vienne, 1791) a continué cette activité de recherche et d'édition des inscriptions. Johann Seivert (1735-1785) peut être considéré comme le père de l'histoire littéraire saxonne et en même temps comme un chercheur des inscriptions romaines de Transylvanie, grâce à son livre *Geographie des Grossfürstenthums Siebenbürgen* (Pressburg, 1790). Péter Bod est devenu l'épigraphiste des monuments funéraires des XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles, sa principale préoccupation scientifique consistant dans l'élucidation du rapport entre l'épithaphe et l'histoire, du point de vue de la mémoire des personnalités transylvaines – voir Gudor Botond, « Péter Bod (1712-1769) et les commencements des sciences auxiliaires en Transylvanie avant l'époque des Lumières », *Annales Universitatis Apulensis. Series Historica* (Alba Iulia), 12/I, 2008, p. 94-105.

Les antiquités de Banat et de Transylvanie ont stimulé, après l'entrée de ces territoires dans la structure de l'Empire des Habsbourg, l'apparition d'une littérature historique et géographique monographique réalisée, pour la plupart, sur commande des nouvelles autorités. Cette littérature a utilisé les écrits antérieurs,

que nous avons partiellement cités, tout en supposant la poursuite des démarches scientifiques antérieures. Ainsi, Luigi Ferdinando Marsigli (1658-1730) dans *Danubius pannonico-mysicus observationibus geographicis, astronomicis, physicis perlustratus ab Aloysio Ferd. Com. Marsili*, I-II, Hagae-Amstelodami, 1726, a reproduit quelques inscriptions funéraires romaines ; les résultats des fouilles archéologiques réalisées entre 1743 et 1745 par le gouverneur de la province de Banat, A. Hamilton, ont été publiés par Pascalis Caryophilus (Pascale Garofalo) dans *De Thermis Herculanis nuper in Dacia detectis. Dissertatio epistolaris*, Vienne, 1737 et *De antiquis marmoribus opusculum, cui accedunt dissertationis IV numini maiestatique Caroli VI magni augusti dicatum*, Vienne, 1738 ; d'autres inscriptions ont été reproduites par le voyageur Francesco Grisellini (1717-1783) dans sa monographie *Versuch einer politischen und natürlichen Geschichte des temeswarer Banats in Briefen an Standespersonen und Gelehrte* (Vienne, 1780). Jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans le contexte de l'affirmation du positivisme historiographique, on a remarqué, en ce qui concerne l'étude et l'édition des inscriptions romaines (surtout funéraires), des épigraphistes tel que le curateur Felix (Bódog) Milleker (1858-1942), qui a élaboré et publié à Timișoara, entre 1897 et 1905, un répertoire en trois volumes des antiquités de Banat de toutes les époques : *Délmagyarország régiségleletei a honfoglólás előtti időkből*. Actifs en ce qui concerne l'étude et la collection des antiquités ont été aussi les historiens de la Société pour l'histoire et l'archéologie de la Hongrie du Sud, société fondée en 1872 à Timișoara ; ils se sont impliqués dans la recherche archéologique du Banat. Parmi les réalisations du domaine on doit surtout mentionner les ouvrages de Carl Gooss (« Chronik der archäologischen Funde Siebenbürgens. Im Auftrage des Vereins für siebenbürgische Landeskunde », *Archiv des Vereins für Siebenbürgische Landeskunde*, Hermannstadt-Kronstadt, 1876-1877) et de Károly Torma (*Repertorium Dacia régiség- és felirattani irodalmához. (M. tud. akad. arch. bizottsága)*, Budapest, 1880).

Les anthologies qui s'imposent au XX<sup>e</sup> siècle dans la recherche du domaine sont réalisées par : Camillo Praschniker et Arnold Schober, *Archäologische Forschungen in Albanien und Montenegro (Schriften der Balkankommission. Antiquarische Abteilung, VIII)*, Vienne, 1919 ; László Nagy, *Les Symboles astraux sur les monuments funéraires de la population indigène de la Pannonie*, Budapest, 1941. La démarche professionnelle a été continuée et approfondie après la Seconde Guerre mondiale, dans l'espace de la civilisation grecque et romaine, par : Franz Valerie Marie Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, Paris, 1966 ; Lidia Storini Mazzolani, *Inscrizioni funerari, sortilegi e pronostici di Roma antica*, Turin, 1973 ; Jedwiga Kubinska, *Les Monuments funéraires dans les inscriptions grecques de l'Asie Mineure*, Varsovie, 1968 ; Jean-Jacques Hatt, *La Tombe gallo-romaine*, Paris, 1951 ; I. Čremošnik, « Totenmahl-darstellungen auf römischen Denkmälern in Jugoslawien », *Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Institutes in Wien*, n° 44, 1959, p. 207-230 ; R. G. Collingwood et R. P. Wright, *The Roman Inscriptions of Britain. 1 : Inscriptions on Stone*, Oxford, 1965 ; J. M. C. Toynbee, *Death and Burial in the Roman World*, London, 1971 ; G. Alföldy, *Die Römischen Inschriften von Tarraco*, Berlin, 1973 ; *Epigraphica. Travaux dédiés au VII<sup>e</sup> Congrès d'épigraphie grecque et latine*, Bucarest, 1977 ; *La Civilisation romaine de la Moselle à la Sarre. Vestiges romaines en Lorraine*,

au Luxembourg, dans la région de Trèves et en Sarre. Paris, Musée du Luxembourg, 6-31 octobre 1983, Mayence, 1983 ; Manfred Hainzmann, « SUPPLEMENTA NORICA I : Eine neue Grabstele aus Grafendorf (BH Hartberg, Oststeiermark) », in Manfred Hainzmann (éd.), *Corolla Walter Modrijan dedicata (Mitteilungen der Archäologischen Gesellschaft Steiermark, Beiheft 2)*, Graz, 1997. Les inscriptions funéraires grecques, et surtout latines de l'aire du monde thraco-dace soumis à la romanisation, ont été elles aussi l'objet de l'analyse, de l'édition, voire même de la mise en anthologie ; voir en ce sens : Gr. Tocilescu, *Monumentele epigrafice și sculpturale ale Museului Național de Antichități din București*, Bucarest, 1902 ; Vasile Pârvan, *Contribuții epigrafice la istoria creștinismului daco-roman*, Bucarest, 1911 ; C. Daicoviciu, « Cronica arheologică și epigrafică a Transilvaniei (1919-1929) », *Anuarul Comisiunii Monumentelor Istorice, Secția Transilvania* (Cluj), n° 2, 1929, p. 299-320 ; Grigore Florescu, « I monumenti funerari romani della Dacia Superior », *Ephemeris Dacoromana. Annuario della Scuola Romana di Roma* (Bucarest), n° 4 (1926-1927) [1930], p. 72-148 ; id., *I monumenti funerari romani della Dacia Inferiore*, Bucarest, 1942 ; Em. Panaitescu, « Monumente inedite din Largiana », *Anuarul Comisiunii Monumentelor Istorice, Secția Transilvania*, n° 3 (1930-1931) [1932], p. 83-116 ; D. Tudor, « Monuments de pierre de la collection Cézair Bolliac au Musée National des Antiquités de Bucarest », *Dacia*, n° 9-10 (1941), 1942 ; Constantin Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'Antiquité*, Bucarest, 1945 ; Ioan I. Russu, « Inscricții din Dacia », *Materiale și cercetări arheologice*, n° 6, 1959, p. 871-895 ; id., « Materiale epigrafice din estul Daciei », *Acta Musei Napocensis* (Cluj), n° 1, 1964, p. 181-195 ; Sorin Stati, *Limba latină în inscripțiile din Dacia și Scythia Minor*, s.l. [Bucarest], 1961 ; N. Firatli et L. Robert, *Les stèles funéraires de Byzance gréco-romaine*, Paris, 1964 ; Octavian Floca, « Monumente epigrafice și sculpturale de la Micia », *Acta Musei Napocensis*, n° 5, 1968, p. 111-124 ; D. Tudor, *Corpus monumentorum religionis Equitum Danuviorum*, 2 vols., Leyde ; Volker Wollmann, « Inscricții și sculpturi romane din sud-estul Banatului », *Acta Musei Napocensis*, n° 8, 1971, p. 539-553 ; id., « Monumente epigrafice și sculpturale romane din Ulpia Traiana », *Apulum* (Alba Iulia), n° 13, 1975, p. 199-225 ; *Inscriptiones intra fines Dacoromaniae repertae Graecae et Latinae anno CCLXXXIV recentiores*, éd. Em. Popescu, Bucarest, 1976 ; Vasile Moga, « Monumente epigrafice și sculpturale descoperite la Apulum », *Apulum*, n° 15, 1977, p. 235-242 ; Lucia Țeposu-Marinescu, *Funerary Monuments in Dacia Superior and Dacia Porolissensis*, Oxford, 1982 ; Ion T. Lipovan, « Monumente epigrafice din Ampelum/ Monuments épigraphiques de Apulum », *Studii și cercetări de istoria artei* (Bucarest), n° 41/1, 1990, p. 67-82 ; V. G. Kotigoroško, « Antichitățile dacice din zona Tisei superioare », *Thraco-Dacica*, n° 12/1-2, 1991, p. 115-132 ; Valeriu Sîrbu et Gelu Florea, *Les Gêto-Daces. Iconographie et imaginaire*, Cluj, 2000 ; Valentin Marin, « Teme și motive iconografice pe monumentele funerare epigrafice monolite din Dobrogea romană (secolele I-III p. Chr.) », *Anuarul Muzeului Marinei Române* (Constanța), n° 4, 2001, p. 133-139 ; Radu Ardevan et Ioana Hica, « Inscriptions de Napoca », *Acta Musei Napocensis*, n° 37/1, 2000, p. 243-252 ; Ioan Piso, « Epigraphica (XVII) », *Acta Musei Napocensis*, n° 39-40/1 (2002-2003) [2004], p. 201-218 ; *Funeraria Dacoromana. Arheologia funerară a Daciei Romane*, éd. Mihai Bărbulescu, Cluj, 2003.

5. Gary Gumpert, *Talking Tombstones and Other Tales of the Media Age*, New York, 1987.
6. Voir A. I. Odobescu, *Istoria Arheologiei*, Bucarest, 1961, p. 340.
7. Voir Henri Chamard, *Histoire de la Pléiade: Romanciers et poètes du Moyen Âge*, Paris, 1961, p. 1967.
8. Voir des données détaillées chez Michel Simonin, « Ronsard et la tradition de Pepitaphios », in *La mort dans le texte*, éd. Ernst Gilles, Lyon, 1988, p. 85-99.
9. Voir des détails chez John-Anthony Cuddon, *Dictionary of Literary Terms*, Londres, 1979.
10. Paris-Bruxelles, 1782.
11. Voir John Weever, *Ancient Funeral Monuments within the United Monarchie of Great Britain, Ireland, and the Islands adjacent, with the dissolved Monastaries therein contained; their Founders, and what eminent Persons have beene in the same interred...*, Londres, 1631 (reprint 1767); M. Z. Boxhorn, *Monumenta illustrium virorum et elogia*, Amsterdam, 1638 ; Pierre Muret, *Rites of Funeral Ancient and Modern*, trad., Londres, 1695 – décrit aussi les funérailles de quelques franc-maçons ; Thomas Prince, *The Grave and Death Destroyed*, 1728 ; id., *The People of New England Put in mind of the Righteous Acts of the Lord to Them and their Fathers, and Reasoned with concerning them. A Sermon Delivered at Cambridge Before the Great and General Assembly of the Province of the Massachusetts, May 27<sup>th</sup> 1730. Being the Anniversary for the Election of His Majesty's Council for the Province, By Thomas Prince, M.A. And one of the Pastors of the South Church in Boston*, 1730 – omilétique funéraire puritaine ; W. Toldervy, *Select Epitaphs. Collected by W. Toldervy*, Londres, 1755 – c'est la première compilation (significative) anglaise d'épithaphes des XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles ; T. Webb, *A New Select Collection of Epitaphs Panegyricall and Moral, Humorous, Whimsical, Satyricall, and Inscriptive; including the most Remarkable Inscriptions in the collections of Hackett, Jones and Toldervy; together with one thousand epitaphs never before published*, Londres, 1775 – une compilation substantielle d'épithaphes très diverses ; le second volume est dédié aux inscriptions funéraires humoristiques.
12. Edmond-Frédéric Le Blant, inspiré par le fondateur de l'archéologie chrétienne, G. B. de Rossi, surtout après un voyage à Rome, commence l'étude et l'édition d'un corpus d'inscriptions, y compris funéraires – *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII<sup>e</sup> siècle. Tome I. Provinces gallicanes. Tome II. Les Sept Provinces*, 2 vols., Paris, 1856-1865 ; id., *Nouveau recueil des inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1892 – les deux ouvrages sont lacunaires du point de vue de l'information scientifique et déficitaires comme approche critique ; id., *750 inscriptions de pierres gravées inédites ou peu connues*, Paris, 1896 ; I. Rosenzweig, *Répertoire archéologique du département du Morbihan rédigé sous les auspices de la société polymathique de ce département*, Paris, 1863.
13. Voir les anthologies : Robert Monteith, *Collection of epitaphs and monumental inscriptions*, Glasgow, 1834 ; Robert Monteith, *Collection of epitaphs and monumental inscriptions*, Glasgow, 1851 ; Thomas Bridgman, *Inscriptions on the grave stones in the grave yards of Northampton, and of other towns in the valley of the Connecticut, as Springfield, Amherst, Hadley, Hatfield, Deerfield, & c., with brief annals of Northampton*, Northampton, 1850 ; Emile Hubner, *Inscriptiones Hispaniae christianae*, Berlin, 1871 ; id., *Inscriptiones Britanniae christianae*, Berlin-Londres, 1876 – des inscrip-

tions antérieures au VIII<sup>e</sup> siècle ; id., *Inscriptiones Hispaniae christianarum supplementum*, Berlin, 1900 (les épigraphistes qualifient ces éditions de médiocres) ; G. Petrie, *Christian Inscriptions in the Irish Language*, éd. M. Stokes, 2 vols., Dublin, 1872-1878 ; J. Rhys, *The Early Inscribed Stones of Wales*, Cardiff, 1873 ; A. Huebner, *Inscriptiones Britanniae Christianae*, Londres-Berlin, 1876 ; Rohault de Fleury, *Le Latran au Moyen Âge*, Paris, 1877 ; J. Anderson, *Scotland in Early Christian Times*, Édimbourg, 1881 ; D. R. Giovan Battista, *Inscriptiones Christianae Urbis Romae septimo saeculo antiquiores*, 2 vols., Rome, 1881-1888 ; Franz Xaver Kraus, *Die christlichen Inschriften der Rheinlande von der mitte achten bis zur mitte des Dreizehnten Jahrhunderts*, 2 vols., Fribourg-Leipzig, 1890-1894 ; J.R. Allen et J. Anderson, *The Early Christian Monuments of Scotland*, Édimbourg, 1903 ; J. R. Allen, *Celtic Art in Pagan and Christian Times*, Londres, 1904 ; V. K. Klejn, *Надписи на гробницах в церкви Николая на Стоплах* (Nadpisi na grobnicakh v cerkvi Nikolaja na Stoplakh), Moscou, 1905 ; Francis Brown, *Lexington epitaphs. A copy of epitaphs in the old burying-grounds of Lexington*, Massachusetts-Lexington-Boston, 1905 ; Frederick W. Unger, *Epitaphs. A unique collection of post mortem comment, obituary wit, and quaint and gruesome fancy*, Philadelphie, 1906 – l'auteur a étudié à la fois les épitaphes littéraires des cimetières et celles parues dans des publications ; John Harvey, *The Catacombs of Rome, and A History of the Tombs of the Apostles Peter and Paul with notes and illustrations*, Boston, 1907 – l'auteur prétend avoir découvert les premières inscriptions funéraires chrétiennes et décrit les épitaphes des catacombes de Rome ; *Trauer-Album dem Andenken meiner teuren Tochter Anna-Felziger geb. Kothardt*, Vienne, 1910 – des épitaphes juives ; D. M. Wilcox, *Gravestone Inscriptions, Lee, Mass. In Three Parts : 1773-1800 ; 1801-1825 ; 1826-1850*, Lee, 1910 – inscriptions de la ville de Lee, Massachusetts ; Donato Enrico, *Le carte lapidarie di Roma Città di Castello*, s.l., 1912 ; Lawrence Weaver, *Memorials & Monuments, Old and New: Two hundred subjects chosen from seven centuries*, Londres, 1915 – une approche de quelques monuments et mémoriaux « vénérables » (II<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles) réalisée du point de vue de l'histoire de l'art.

14. Giovanni Zecchi, *Collection des Monumens Sépulcraux Du Cimetière de Bologne. (Bound with) Descrizione della Certosa di Bologna ora Cimitero Comunale Bologna*, 5 vols., Bologne, 1825-1842 – un inventaire des monuments funéraires les plus significatifs de Bologne, représentatifs par l'ancienneté, l'art funéraire, l'iconographie, les épitaphes.
15. Silvester Tissington, *A Collection of Epitaphs and Monumental Inscriptions, on The most Illustrious Persons of All Ages and Countries*, Londres, 1857.
16. William Tegg, *Epitaphs Witty, Grotesque, Elegant, &c., &c., together with a Study of Epigrams. [Bound with] Wills of Their Own -Curious, Eccentric and Benevolent*, Londres, 1875-1876 – peut-être, la première collection d'épitaphes « excentriques » ; E. M. T., *Into the Silent Land: Epitaphs Quaint, Curious, Historic. Copied Chiefly from Tombstones, by E. M. T., with comments and illustrations*, Londres, 1893 – une vision victorienne et satirique des épitaphes des XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles ; W.T. Vincent, *In Search of Gravestones, Old and Curious*, Londres, 1896 – un volume d'épitaphes d'Angleterre, Irlande, Écosse – les inscriptions à valeur artistiques ont été incluses dans des chapitres condensés.

**Abstract****Memory and Epitaph in History**

By nature, the epitaph is a funerary inscription written in verse or prose. Typically, the commemorative text praises the deceased and includes moral-philosophical and religious reflections. The large number of Latin and Greek funerary inscriptions (both pagan and Christian) led to the affirmation of epigraphy as a modern discipline (auxiliary to history), which studies the official/public and private monument inscriptions, but also those everyday objects, from a critical/scientific point of view. Studying the cultural structure of these inscriptions allows the discovery of certain manifestations of historical memory, of the genealogy and evolution of funerary art. Regarding the research on the relationship between the representations of death (the 17<sup>th</sup>–20<sup>th</sup> centuries) and the influence of consecrated emblems, the sources from a specific epoch are quite enlightening (such as the commercial catalogues of the companies specialized in funeral art), as well as the surveys particularly concerned with the dynamic of the artistic and architectural motives and their symbolic significance.

**Keywords**

cemetery, epitaph, history, death, epigraphy